

21 Janvier 1948

La politique de l'Angleterre en Asie occidentale

DANS la politique britannique en Proche et Moyen-Orient, qui reprend du relief, souhaitons qu'il ne soit pas fait de faux pas.

Tant qu'elle sera dans une position de solidarité avec l'Europe occidentale, l'Angleterre sera comprise et trouvera un écho favorable de ce côté de la Méditerranée. Elle le sera moins si elle paraissait en conflit avec les intérêts collectifs de la vieille Europe. Mais cette hypothèse, valable jusque récemment encore, il semble qu'on puisse désormais l'écarter.

C'est pour des raisons de civilisation que l'Angleterre est nécessaire au monde ; et c'est sur cette donnée supérieure que les nouvelles amitiés politiques se fondent.

On n'imagine pas encore la planète sans la civilisation de l'Occident. La jeune et puissant Amérique elle-même ne pourrait pas s'en passer. Et l'Occident, ce sont cinq ou six pays qui depuis un millier d'années ont tenu et tiennent une place si vaste dans les destinées de l'univers : France, Angleterre, Espagne, Italie, Allemagne aussi sans doute (mais pas celle d'Hitler)...

Tant que l'Angleterre parlera pour cet Occident là, elle peut être sûre d'être entendue. Et on lui saura gré de le défendre en défendant sa propre existence sur les routes mondiales et sur les mers dites lointaines. Mais, pour aborder le monde arabe comme elle l'aborde aujourd'hui, il faut que l'Angleterre ait modifié profondément ses méthodes après ses idées, et qu'elle ait renoncé pour de bon à quelques préjugés. Pour notre part, nous croyons qu'elle l'a fait ; et que le conte des mille et une nuits de Lawrence (of Arabia), par exemple, est révolu plus encore que la forme vice-royale et noblement théâtrale du gouvernement de l'Inde.

Les traités avec l'Angleterre ont toujours inquiété un partenaire moins fort qui s'est toujours demandé ce qu'il y pouvait y avoir d'invisible sous les textes. Et l'expérience a montré que les subtilités de l'Europe procédurière passaient de loin celles de l'Asie occidentale.

Le monde n'est plus le même aujourd'hui. Deux ou trois heures de vol suffisent à bouleverser un hémisphère. Les frontières terrestres sont devenues peu de chose. On les traverse comme une illusion, par les routes de l'air. Et l'entraide que certaines nations se doivent les unes aux autres prend une allure différente des longs périples de naguère. Ce que l'Angleterre peut demander aux pays arabes, nous le supposons sans le savoir. Mais nous rappelons que l'ONU est encore en vie. Et que les nations se sont mises en société précisément pour parler aux plus graves dangers.

Quand on nous en parlera, nous en reparlerons.

M. C.